

Lisons chaque dimanche 2 ou 3 paragraphes de l'encyclique

Le contraire d'amour, si je ne m'abuse est égoïsme, n'est-ce pas ? Par égoïsme j'entends fermeture et perte de soi vers son propre bonheur ; par amour, ouverture à l'autre et chemin vers son bonheur. Il est donc fondamentalement impossible être les deux en même temps. Car si je suis égoïste mon désir fondamental, -esprit qui, au plus profond de mon cœur fonde et anime mon agir-, c'est la recherche de mon propre bien ; dans l'autre cas, au contraire, la recherche du bien de l'autre. Or, notre égo n'est jamais satisfait, de ce fait je ne jouis jamais le résultat de mes efforts, je suis toujours en doute, en peur et insatisfait, à mes yeux tout est contre moi je dois me défendre. Dans l'autre cas, au contraire, le résultat est très clair ; je suis pris par l'immense joie de l'aimé et, simplement parce que j'ai su l'aimer, mon cœur en sort très édifié et plus fort que tout ce qui pouvait même nous anéantir (je ne sais même pas comment tous ces moments qui nous édifieraient, me filent souvent entre les doigts) ! La question que maintenant je me pose c'est par rapport au travail dont parlaient les paragraphes précédents : le fait d'aimer, peut-il, par exemple relever les cœurs quand « le chômage et la précarité du travail deviennent une souffrance » et remédier aux dégâts possibles quand cette souffrance affecte la famille ?

La tendresse de l'accolade

27. Le Christ a introduit par-dessus tout comme signe distinctif de ses disciples la loi de l'amour et du don de soi aux autres (cf. Mt 22, 39; Jn 13, 34), et il l'a fait à travers un principe dont un père ou une mère témoignent habituellement par leur propre existence : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). La miséricorde et le

pardon sont aussi fruit de l'amour. À cet égard, est emblématique la scène qui montre une femme adultère sur l'esplanade du temple de Jérusalem, entourée de ses accusateurs, et ensuite seule avec Jésus qui ne la condamne pas mais l'invite à une vie plus digne (cf. *Jn 8, 1-11*)

- 28. Dans la perspective de l'amour, central dans l'expérience chrétienne du mariage et de la famille, une autre vertu se démarque également, quelque peu ignorée en ces temps de relations frénétiques et superficielles : la tendresse. Recourons au doux et savoureux Psaume 131. Comme on le constate aussi dans d'autres textes (cf. *Ex 4, 22 ; Is 49, 15 ; Ps 27, 10*), l'union entre le fidèle et son Seigneur est exprimée par des traits de l'amour paternel ou maternel. Ici apparaît la délicate et tendre intimité qui existe entre la mère et son enfant, un nouveau-né qui dort dans les bras de sa mère après avoir été allaité. Il s'agit – comme l'exprime le mot hébreu *gamûl* – d'un enfant déjà sevré, s'accrochant consciemment à sa mère qui le porte dans ses bras. C'est donc une intimité consciente et non purement biologique. Voilà pourquoi le psalmiste chante : « Je tiens mon âme en paix et silence ; comme un petit enfant contre sa mère » (*Ps 131, 2*). Parallèlement, nous pouvons recourir à une autre scène, où le prophète Osée met dans la bouche de Dieu comme père ces paroles émouvantes : « Quand Israël était jeune, je l'aimai [...]. Je lui avais appris à marcher, je le prenais par les bras [...]. Je le menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour ; j'étais pour lui comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinai vers lui et le faisais manger » (*Os 11, 1.3-4*).**